

CHAPITRE 9 – 1914-1918 : un embrasement mondial et ses grandes étapes

Cours 1. Les origines de la Première Guerre mondiale (p. 208-209)

Comment expliquer le déclenchement de la Première Guerre mondiale ?

A - Rivalités entre puissances et systèmes d'alliances

1. Mouvement des nationalités et affirmation des puissances, un facteur majeur de tensions

Dans les Balkans, les revendications nationales menacent de décomposition les vieux empires multinationaux. Dans les années 1870, des peuples slaves et chrétiens (Serbes, Roumains, Bulgares...) se libèrent de la domination ottomane. La région devient alors un foyer de tensions.

La Russie se veut la protectrice des peuples slaves et donc de la Serbie qui souhaite s'étendre. Mais en 1908, l'Autriche-Hongrie annexe la Bosnie-Herzégovine, pourtant peuplée de nombreux Serbes. Cette question slave empoisonne les relations entre les empires russe et austro-hongrois.

À l'ouest, la réussite économique insolente de l'Empire allemand fonde l'ambition affichée du Reich de jouer un rôle sur l'échiquier politique européen comme à l'échelle mondiale.

2. La construction de deux systèmes d'alliances antagonistes

Né de la victoire contre la France en 1870, le Reich isole la France pour éviter toute

tentative de revanche. L'alliance nouée avec l'empire austro-hongrois (la Duplice, 1879), étendue à l'Italie, donne naissance à un premier système d'alliances : la Triple Alliance (ou Triple Alliance).

À partir des années 1890, la France rompt son isolement. D'abord en scellant une alliance avec l'Empire russe en 1894. Ensuite en se rapprochant du Royaume-Uni (Entente cordiale, 1904, qui règle les différends coloniaux). Ces accords donnent naissance à la Triple Entente.

À ces systèmes antagonistes s'ajoutent de nombreux accords bilatéraux, parfois secrets, qui multiplient les risques d'engrenage et rendent compliquée toute négociation en cas de menace pour la paix.

B - La montée des tensions (1911-1914)

1. La crise marocaine d'Agadir (1911)

Les puissances coloniales se disputent les dernières conquêtes en Afrique. Le contentieux entre la France et l'Allemagne porte sur le Maroc où l'influence des Français grandit. Une première crise avait déjà eu lieu en 1905 et s'était terminée à l'avantage de la France.

Mais en 1911, dans la baie d'Agadir, la marine impériale allemande, qui rivalise désormais avec la marine britannique, fait une démonstration de force. Le message est clair : la France doit abandonner son ambition d'asseoir un pouvoir sans partage sur le Maroc. Si un compromis est finalement trouvé (mainmise de la France sur le Maroc contre terres africaines concédées au Reich), le bras de fer donne une réalité à la menace de guerre.

2. Les guerres balkaniques (1912-1913)

En 1912-1913, deux guerres localisées déchirent les Balkans. La première oppose les petits États balkaniques – réunis autour de la Serbie dans une Ligue – à l'Empire ottoman. Rapidement vaincu, l'Empire doit abandonner ses dernières possessions européennes. Leur partage oppose alors les anciens alliés dans un nouveau conflit. Son issue, favorable à la Serbie, augmente encore la méfiance de l'Autriche-Hongrie à l'égard de ce pays.

Ces guerres inscrivent dans les esprits la perspective d'un conflit généralisé. Elles contribuent au resserrement des alliances, à l'augmentation des effectifs militaires (vote de la loi qui porte à 3 ans le service militaire en France en 1913), à la croissance exponentielle des budgets militaires, à la modernisation du matériel de guerre, particulièrement l'artillerie lourde, à l'élaboration de plans militaires offensifs.

C - La crise de l'été 1914

1. L'attentat de Sarajevo : un détonateur

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, en visite à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, est assassiné avec son épouse.

L'assassin est un jeune étudiant serbe, membre de la « Main noire », une société secrète liée au mouvement nationaliste.

L'attentat se produit dans un contexte explosif : une Europe sur le pied de guerre, un sentiment de menace exacerbé, en particulier dans l'empire austro-hongrois menacé d'implosion par le panslavisme. Surtout, les représentations que se font les gouvernants de la guerre à venir – une guerre courte et localisée – poussent à la

prise de risque.

2. La faillite de la paix

L'Autriche-Hongrie accuse la Serbie d'être responsable de l'attentat. Une fois assurée du soutien allemand, elle adresse à la Serbie un ultimatum (23 juillet) qui met le feu aux poudres. Contenant des propositions inacceptables pour la Serbie, celui-ci est rejeté. En retour, l'empire austro-hongrois déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet. La Russie mobilise le 30 juillet pour défendre son allié serbe, l'Allemagne fait de même le 1er août pour protéger son allié autrichien.

En France, alors que les négociations se poursuivent et que les mobilisations militaires se succèdent, l'assassinat de Jean Jaurès (31 juillet 1914), le chef de file résolu du mouvement socialiste pacifiste, laisse le champ libre à « l'Union sacrée » : un consensus au nom de la défense de la patrie, face à l'Allemagne qui déclare la guerre à la France le 3 août.

Cours 2. Les phases de la guerre sur les différents fronts européens (p. 210-211)

Quelles sont les principales étapes qui rythment le conflit ?

A - L'illusion d'une guerre courte

1. Entrer en guerre

À l'été 1914, mobilisations et déclarations de guerre répondent en chaîne à l'ultimatum adressé par l'Autriche-Hongrie à la Serbie.

Dans la plupart des pays belligérants, la conscription permet de mobiliser une armée conséquente. Au Royaume-Uni, les volontaires répondent massivement aux campagnes d'enrôlement lancées dès août 1914.

Partout, la conviction que la guerre sera courte, l'adhésion des opinions publiques à une guerre posée comme juste, le sens du devoir, la propagande expliquent l'efficacité de la levée des troupes. Leur acheminement, comme celui des chevaux et du matériel, placent la logistique, fonction de la puissance industrielle, au cœur du conflit.

2. Défendre son territoire : la bataille des frontières

À l'est, l'Allemagne doit défendre sa frontière orientale. Le 30 août 1914, la bataille de Tannenberg arrête le « rouleau compresseur russe ». Les troupes allemandes vont exercer avec les troupes austro-hongroises une pression continue sur le front oriental et conquérir des territoires.

À l'ouest, alors que la France semble anéantie après trois semaines de désastres, la bataille de la Marne menée par le général Joffre fait figure de miracle. Si l'offensive allemande est stoppée, l'espoir d'une courte guerre de mouvement s'envole : sur le front occidental, le face-à-face des armées va se figer sur 800 kilomètres, de la mer du Nord à la Suisse, dans une guerre de tranchées.

B - Automne 1914-mars 1918 : les fronts, théâtres d'une guerre enlisée

1. 1915 : l'ouverture de nouveaux fronts aux marges de l'Europe

Pour rendre au conflit une mobilité stratégique et rompre l'isolement de la Russie, Churchill initie, sans succès, une opération de diversion dans la zone des détroits. Dans cette région des Balkans, de nouveaux acteurs entrent en scène (Bulgarie, Roumanie). Le théâtre des opérations s'étend aussi en Asie (Égypte, Palestine), cernant l'empire ottoman de toutes parts.

Fin 1915, avec l'entrée en guerre de l'Italie, l'Allemagne doit se battre sur quatre fronts.

2. 1915-1916 : à l'ouest, rien de nouveau ?

La stabilisation du front occidental à l'automne 1914 n'est remise en cause ni par les combats locaux destinés à user les forces allemandes, ni par les opérations de plus grande envergure en Artois et en Champagne (1915).

Affaibli par le blocus économique qui entraîne des émeutes de la faim, l'Allemagne tente en février 1916 d'obtenir une victoire en attaquant la région fortifiée de Verdun.

Malgré l'exceptionnelle concentration d'artillerie – un million d'obus lâchés dès le premier jour –, la bataille s'inscrit dans la durée. Les soldats, surnommés les « Poilus » en France, y sont soumis à une violence extrême.

Parallèlement, une grande offensive franco-britannique est lancée le 1er juillet 1916. Baptême du feu pour l'armée levée par Kitchener, la bataille de la Somme voit l'introduction d'un armement modernisé. Pas plus que Verdun, elle ne permet de percer le front.

3. Les ruptures de l'année 1917

Le printemps 1917 est marqué par l'entrée en guerre des États-Unis et par la désintégration de l'empire russe (voir chapitre 11), mais ces deux évolutions n'ont pas d'effet immédiat : la Russie continue à se battre jusqu'en décembre 1917 ; le gros des troupes américaines débarque en Europe à l'été 1918.

Aussi, l'année 1917 ne permet pas d'en finir avec la « guerre des taupes » (Nivelle). Le printemps 1917 est marqué par des mutineries qui touchent l'armée française mais aussi l'armée russe et la marine allemande.

C - Mars 1918-novembre 1918 : achever la guerre

1. Les grandes offensives de 1918 sur le front occidental

Au printemps 1918, la signature d'une paix séparée avec les bolcheviques, nouveaux maîtres de la Russie (traité de Brest-Litovsk), donne un avantage à l'Allemagne que les chefs militaires Hindenburg et Ludendorff veulent exploiter avant l'arrivée des renforts américains. Lancée le 21 mars 1918, la première offensive

allemande force le front en Picardie et menace Paris.

L'arrivée massive des troupes américaines à l'été 1918 inverse le rapport de forces.

La contre-offensive alliée entraîne la désagrégation de l'Allemagne. Le 11 novembre 1918, l'armistice est signé à Rethondes.

2. Une offensive victorieuse sur le front des Balkans

Dans les Balkans, l'armée d'Orient lance une offensive en septembre 1918. La rupture du front de Macédoine provoque les capitulations en chaîne des différents belligérants. Après la Bulgarie qui signe l'armistice le 29 septembre, l'Empire ottoman, l'Autriche, puis la Hongrie cessent les hostilités.

Mais les combats ne s'arrêtent dans les Balkans, car l'armée d'Orient intervient alors depuis la Roumanie contre la Russie bolchevique (voir chapitre 11).

Cours 3. Guerre européenne, guerre mondiale : quelle mondialisation du conflit ? (p. 212-213)

Pourquoi et comment le conflit né en Europe s'étend-il à l'échelle mondiale ?

A - Maîtrise des mers et dimension mondiale du conflit

1. La guerre en Extrême-Orient : une guerre pour la suprématie maritime ?

Dès août 1914, la guerre s'étend en Extrême-Orient. Allié de l'Empire britannique, le Japon adresse un ultimatum à l'Allemagne, lui imposant le départ de tous ses bateaux de guerre des eaux japonaises et chinoises.

Le refus allemand entraîne une opération britannico-japonaise contre le port de Tsingtao (Chine, voir carte p. 207), base de l'escadre maritime allemande, puis la conquête japonaise des possessions allemandes dans le Pacifique.

2. La puissance maritime au service de l'extension du conflit

En 1914, les batailles navales en mer du Nord comme dans le Pacifique font la démonstration de la supériorité navale britannique. Cette maîtrise quasi totale des océans autorise la projection du conflit sur d'autres théâtres.

La puissance navale britannique est ainsi mobilisée pour tenter de forcer le détroit des Dardanelles en Turquie, ou pour procéder au débarquement de troupes à Gallipoli, puis à Salonique, en Grèce.

3. Asphyxier l'ennemi en Europe : la liberté des mers menacée

Fin 1914, la certitude que la guerre sera longue sur terre fait des océans et des

mers des théâtres majeurs de conflit.

Au blocus des côtes allemandes par les Britanniques répond la décision allemande de lancer une guerre sous-marine, contre les navires de guerre alliés d'abord, contre les navires de commerce ensuite. L'état-major allemand prend ainsi le risque de précipiter dans le conflit des États neutres, désireux de préserver la liberté des mers, comme les États-Unis, ou soucieux de rejoindre l'Entente dans la perspective de l'après-guerre, comme la Chine.

B - Les empires coloniaux : un « arrière front » mondial pour le théâtre européen des opérations ?

1. Les colonies allemandes : des possessions convoitées

Les déclarations de guerre contre l'Allemagne impliquent de fait ses colonies. En Asie, leur conquête autorise l'affirmation de nouvelles puissances expansionnistes comme le Japon.

En Afrique, la redistribution des cartes s'opère au profit des puissances coloniales traditionnelles, avec plus ou moins de facilité. Dans le cas de l'Afrique Orientale allemande, les troupes des puissances coloniales alliées (Belgique, Portugal, Royaume-Uni) rencontrent une résistance acharnée.

2. Les dominions britanniques au secours du Royaume-Uni

En tant que dominions, le Canada et Terre-Neuve, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, ou l'Afrique du Sud sont engagés par la politique extérieure du Royaume-Uni. Leur implication dans le conflit se traduit par la levée de troupes. En 1915,

fraîchement débarquées après une longue traversée des océans, ces troupes sont engagées massivement dans les offensives lancées sur le front balkanique (bataille des Dardanelles) puis sur le front occidental. Ce baptême du feu est particulièrement meurtrier. Le régiment de Terre-Neuve engagé le 1er juillet 1916 dans la Somme est quasiment décimé en une journée.

3. Les colonies françaises et britanniques, un réservoir d'hommes et de matières premières

Plus généralement, les empires coloniaux britanniques et français sont mis à contribution. Les colonies sont en premier lieu pourvoyeuses d'hommes, la mobilisation s'appliquant aussi sur leur territoire. Tirailleurs sénégalais, spahis algériens, soldats indiens... participent aux combats comme à l'effort de guerre.

Formidables réservoirs de ressources, les colonies représentent aussi des escales majeures dans le cadre d'une guerre sur mer.

C - L'impossible neutralité des États-Unis

1. Un engagement tardif dans une guerre européenne

En avril 1917, les États-Unis tournent le dos à la neutralité. Le discours prononcé par le président Wilson au Congrès pour demander les crédits de guerre met en avant la nécessité de défendre la liberté des mers, indispensable au commerce américain et à la paix du monde. La guerre sous-marine à outrance déclenchée par l'Allemagne au printemps 1917 porte en effet un coup majeur à l'économie américaine, dont les exportations se sont considérablement accrues depuis le début du conflit, et ce au profit des Alliés.

2. Un engagement aux conséquences majeures

L'entrée en guerre des États-Unis se traduit immédiatement par un renforcement de l'aide apportée aux pays de l'Entente et par la prise en charge du coût de la guerre.

Du point de vue militaire, le Congrès vote une loi de conscription universelle qui impose la levée des troupes.

L'engagement des États-Unis se fera sous ses couleurs : le commandement du corps expéditionnaire (American Expeditionary Force, AEF) est confié au général Pershing, un officier de cavalerie parlant couramment français. En juin 1917, moins de 200 Sammies débarquent à Boulogne-sur-mer. En août 1918, ils sont plus de 1,5 million en France.

Doc 4 p. 217: En Australie, contribution à l'effort de guerre et naissance d'une nation

Le courage des ANZAC (Australian and New Zealand Army Corps), illustré de manière poignante à la bataille de Gallipoli contre les Turcs (qui se solda par la mort de 7 600 Australiens), gonfla la fierté nationale. Au crépuscule de la guerre, 60 000 enfants de l'île-continent avaient fait le sacrifice suprême. Le soldat australien, baptisé « digger¹ », devint ainsi le dernier d'une lignée de personnages héroïques [...] En même temps, toutefois, la belle solidarité nationale tournait un peu au vinaigre. Des dissensions internes, déclenchées par la question épineuse de la loyauté patriotique, étaient déjà apparues pendant la guerre. Tous ceux qui ne soutenaient pas avec assez d'enthousiasme l'effort militaire et la logique impérialiste (les syndiqués, les Irlandais ou les pacifistes) furent accusés de subversion.

Extrait de *L'Australie et la Nouvelle-Zélande*, Georges Goulven Le Cam,
Presses universitaires de Rennes, 1996.

1. En référence au gold digger (chercheur d'or), ce surnom est donné au soldat australien qui creuse pour se mettre à l'abri dans une tranchée.

Doc 3 p. 219 : Un combat aérien en septembre 1916

En service dans le corps médical canadien, le soldat Frank Walker tient un journal pendant toute la durée du conflit. Le 11 septembre 1916, alors qu'il est stationné dans la Somme, il écrit cette page :

À elles seules, les prouesses quotidiennes des aviateurs suffiraient à nous désennuyer. L'âge de la chevalerie n'a jamais connu de tournois plus grandioses [...]. Ce matin, j'ai assisté à un imposant duel opposant une escadre britannique à une escadre allemande. Elles ont combattu là-haut dans les nuages pendant environ trente minutes, à la grande satisfaction d'un public d'environ un quart de million qui, échelonné le long de la ligne de front, les acclamait d'une voix puissante. [...]

Pendant le combat, la circulation au sol s'était interrompue et l'activité guerrière s'était arrêtée, comme réglées par un mouvement d'horlogerie.

Extrait du journal de Frank Walker.

Doc 4 p. 219 : L'apparition des chars britanniques

Communiqués britanniques :

12 heures 40

La nuit dernière, nos troupes se sont emparées, sur un front d'environ mille mètres, de tranchées ennemies au sud-est de Thiepval [...]. Ce matin, nous avons attaqué sur un front d'environ dix kilomètres, [...]. Nos succès sont déjà considérables. Nos troupes se sont avancées en certains endroits jusqu'à deux et trois kilomètres. [...] Nous avons employé pour la première fois, au cours de cette attaque, un nouveau modèle d'auto blindée lourde¹ qui a rendu les plus grands services.

21 heures 30

La bataille qui s'est déroulée aujourd'hui a été particulièrement violente. Elle nous a rendus maîtres de toutes les hauteurs qui séparent le village de Combles de la route de Pozières-Bapaume [...]. L'ennemi qui a opposé une résistance acharnée a laissé entre nos mains plus de deux mille trois cents prisonniers actuellement dénombrés y compris soixante-cinq officiers [...].

Communiqués officiels du 15 septembre, 775^e jour de la guerre, publiés
en première page du journal Le Matin, 16 septembre 1916.

1. La première utilisation de chars propulsés par des chenilles, roulant à 5 km/heure et abritant un équipage de huit personnes dont deux tireurs crée la surprise dans le camp allemand.

Doc 2 p. 220 : Le refrain de La Chanson de Craonne

Le village de Craonne fut le théâtre des combats parmi les plus violents et meurtriers dans les premiers jours de l'offensive du Chemin des Dames. Cette chanson, existant dès 1915, a connu de nombreuses versions selon les batailles auxquelles elle fait référence. C'est en 1917 que le texte se stabilise avec des accents contestataires très nets.

Adieu la vie, adieu l'amour,

Adieu toutes les femmes,

C'est bien fini, c'est pour toujours,

De cette guerre infâme.

C'est à Craonne, sur le plateau,

Qu'on doit laisser sa peau

Car nous sommes tous condamnés,

C'est nous les sacrifiés !

Doc 4 p. 221 : Discours de François Hollande à Cerny-en-Laonnois,

16 avril 2017

Longtemps le Chemin des Dames est resté dans le silence, relégué au fond de nos mémoires parce qu'il était devenu le Chemin des Morts [...]. Le Chemin des Dames, c'est enfin une mémoire qui entretient le souvenir de ce moment où, épuisés par plus de 30 mois de guerre, harassés par les assauts qu'ils ne cessaient de mener en vain, ébranlés par les mouvements immenses qui agitaient toute l'Europe, des milliers ont un jour refusé d'obéir. [...] Des mutineries, il y en a eu de nombreuses à l'arrière, quand, aux unités décimées, il a fallu annoncer qu'il fallait remonter au feu, quand, à des hommes qui avaient déjà vu mille fois l'enfer, il a été refusé des permissions qu'ils attendaient depuis trop longtemps. [...] Les sanctions furent lourdes, pour l'exemple. [...] De ces soldats « fusillés pour l'exemple », Lionel Jospin a demandé, le 5 novembre 1998, qu'ils « réintègrent pleinement notre mémoire collective nationale ». Cent ans après, il ne s'agit plus de juger. Il s'agit de rassembler.

Discours du président de la République François Hollande à l'occasion de la première commémoration officielle de la bataille du Chemin des Dames,

le 16 avril 2017.

Doc 5 p. 221 : Une commémoration à hauts risques politiques

« La cérémonie du centenaire du Chemin des Dames est sans doute l'une des plus délicates. Car il y a une mémoire d'extrême gauche ; mais il y a aussi une mémoire plus patriotique, plus militaire, qui ne veut pas entendre la Chanson de Craonne et qui ne veut pas honorer les mutins », explique Joseph Zimet, le patron de la Mission du Centenaire. [...]. François Hollande a donc choisi d'être très prudent.

D'après RTL vous en parlez déjà, émission animée par Rémi Sulmont,

29 mars 2017.

Doc 3 p. 223 : L'offensive allemande de mars 1918 dans la presse française

Communiqué britannique, 22 mars, 23h15.

Une lutte gigantesque :

Ce matin, l'ennemi a renouvelé ses attaques en forces considérables sur presque toute l'étendue du front de bataille. La lutte, qui s'est engagée avec violence sur nos positions de combat, se poursuit à l'heure actuelle. L'ennemi a progressé sur certains points. En d'autres endroits, il a été rejeté par nos contre-attaques. Nos pertes, qui sont forcément élevées¹, demeurent toutefois en rapport avec l'importance de la bataille. Les comptes rendus arrivant des différentes parties du front indiquent que les Allemands continuent à subir de très fortes pertes et que leur progression leur coûte sur tous les points les plus grands sacrifices. Nos troupes montrent partout une extrême valeur. [...]

D'après les identifications faites au cours de la bataille, les Allemands ont déclenché leur attaque avec un total d'environ 40 divisions, soutenues par une très nombreuse artillerie, que renforçaient des batteries autrichiennes. Ils ont, de plus, engagé un grand nombre de divisions nouvelles, et il en arrive constamment d'autres dans la zone de bataille. Il faut s'attendre à de nouveaux combats extrêmement violents.

La Croix, 24 mars 1918.

1. À la fin de la première journée de l'offensive, les troupes britanniques ont perdu plus de 28 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.